

Les mots comme des lapins lâchés
dans la nature

Du même auteur à La Chambre d'échos :

Hécatombe, nouvelles bucoliques, 1999

Sous les draps du lac, 2001

Mon livre de chevet empoisonné, 2006

Berger sans étoiles, 2006

Journal amoureux d'un boucher de campagne, 2014

La Nuit de la nouvelle, 2016

La clé des champs, 2018

Le bouc, 2020

Chez un autre éditeur :

L'Écrivain suisse allemand, éditions d'autre part, 2012

Lapis-lazuli, éditions d'autre part, 2015

Petite brume, éditions d'autre part, 2017

Roman de gares, éditions d'autre part, 2020

La Légende du merle, éditions d'en bas, 2021

Jean-Pierre Rochat

**Les mots comme
des lapins lâchés
dans la nature**

Journal d'ici et d'hier

La Chambre d'échos

ISBN 978-2-913904-78-1
© La Chambre d'échos, 2022

C'est le bain du printemps

Le soleil, ben ouais sans soleil ça marche pas, c'est dimanche, non c'est samedi, après-midi, les gens sortent, les riches sur leurs terrasses de jardins, de piscines, les pauvres dans les parcs publics du bord du lac pour se payer la première place de saison, toutes et tous ont des enfants, des petits-enfants ou sont des adolescents en groupe, en goguette ou aux premiers jours de l'amour.

Je suis venu, je m'étais dit allons saluer le lac, en chemin j'ai croisé un pote qui m'a apostrophé :

— Ces cons, y vont tous au bord du lac, comme des moutons.

— Ouais bien ouais j'y vais aussi.

— Comme un mouton.

— Je sais pas si j'irais me jeter à l'eau.

— *Viel Vergnügen.*

— Merci. Et toi, tu vas où ?

— Travailler. Dans mes vignes.

— Voilà un homme qui sait parler au soleil, c'était justement le sujet du jour.

Sur son vélo il a disparu dans la foule disparate des familles, des poussettes, des planches à roulettes, des chiens et des cygnes parmi nous.

Il y a un self avec des bancs et des tables et des toilettes à côté de la place de jeux des Prés de la Rive, c'est là que je pose mon trépied d'observateur non voyeur, c'est-à-dire qu'on ne regarde qu'avec parcimonie des sujets qu'on abandonne dès qu'ils se

sentent observés. Ici c'est parfait, nous sommes à la pointe des mélanges de langues, des enfants qui parlent en allemand à des parents qui répondent en turc, des enfants en français et des parents en swahili, des enfants, des parents, des ethnies, à l'orée de la journée ils rejoignent des immeubles infinis.

La voie verte

Des chiens, ils en avaient tous, des patins à roulettes, des vélos, des trottinettes, sur les côtés des herbes, des plantes, de la prairie naturelle avec tablettes indiquant le nom des variétés en présence. Un dimanche, le dimanche diffuse une image confuse de mélancolique tendresse, complètement envolée le lundi matin à l'aurore où claquent les portes des camions frigorifiques.

Des amoureux aussi, sur la voie verte. Amoureux de sa main, son cou, son odeur, si tu penses à son odeur tu te redresses en remplissant tes poumons. Parmi les mille millions de chemins il y avait surtout sa main.

C'était un dimanche où les gens sortaient de tous les trous, on les voyait s'envoler, prendre le soleil et se saouler de lumière.

Des colimaçons s'entrelacent à l'ombre des feuilles, la passion c'est ce mélange des deux qui fusionnent avec amour. Le festival de poésie est ici, je lisais dans ses yeux, le plus beau des poèmes, je lissais ses pommettes tendre douceur de ses lèvres jusqu'au septième où nous touchions le ciel.

La voie verte, le panneau au croisement : ici la grande ville de Tintouin a pensé à la santé de ses habitants, des petites aires de repos parsèment l'autoroute verte intranquillisée par les deux-roues électriques. Assis sur un banc un écrivain pas plus malin que debout, sa femme sur les genoux, le nez dans ses cheveux, ils sont heureux, décrit le poète du dimanche.

Sur les derniers mètres de la voie verte un campagnol les arrête : saluez bien mes amis rats des villes. À la lisière de

la ville, à l'orée de la journée, le crépuscule s'invitant, la circulation des voitures a repris le dessus, nous, toujours à pied, les chiens, les vélos, les patins à roulettes ont disparu, avalés par la banlieue où il fait déjà nuit dans les entrées des immeubles plus hauts que les grues. Les grues, dans la cabine tout en haut une lumière rouge. Le toc de la poésie c'était d'aller y cueillir cette lumineuse fleur du ciel. La voie verte, je me retourne, elle est éteinte, une bise glacée la nettoie des derniers humains chagrins.